

De la Mendicité en Chine

Problème Anthropologique et Sociologique

par M. FLORENT MORTIER.

Un des grands problèmes, auxquels la Chine désireuse de renouveau et d'humanité devra forcément prêter son attention, c'est le problème du paupérisme ou de la mendicité millénaire.

Les grandes calamités dues au sol et au climat, les sévices de guerres ininterrompues, dans ce monde apparemment pacifique, ont supprimé des masses incalculables de vies humaines et jeté sur les routes du vagabondage des millions d'épaves.

Il serait difficile de fixer les statistiques. Combien de dizaines de millions de mendiants vivent en Chine en dehors des conditions humaines normales ? Jusqu'ici on n'eut aucun intérêt de s'en préoccuper. D'ailleurs à quelle fin ? Aucun remède ne fait l'objet d'études appropriées, aucun désir arrêté d'en finir ne s'est manifesté. Il faudra pourtant s'y résoudre un jour.

Quelles sont les classes de mendiants ? Faut-il parler de parias, d'anciennes populations réduites à l'extrême misère ? En étendant leur domination au cours des siècles, les Chinois ont soumis bien des peuples qui sont encore sur place et ont continué leur vie normale.

Font partie des groupes de mendiants: les estropiés, les boiteux, les manchots, ceux que la nature a mal formés, que les accidents ou les maladies ont privés de l'usage de leurs membres, que des parents ou des maîtres cupides ont déformés pour les exploiter, que l'extrême misère a poussés à se priver d'un membre pour l'exhiber et émouvoir le passant.

On voit des théories d'aveugles déambuler dans les rues tenant la main sur l'épaule d'un compagnon moins malheureux. Ce sont les victimes de maladies, comme la variole. Tout ce monde devrait trouver abri dans quelque asile, ou du moins, bénéficier de quelque secours.

L'Europe a connu des mendiants professionnels qui ne négligeaient pas l'apparence extérieure. Les pays du midi avaient les mendiants-gentlemen qui savaient faire valoir leur point d'honneur. Ici rien de pareil.

En Chine le mendiant est généralement repoussant, ses cheveux sont hirsutes, durs, gros, quelquefois longs, toujours envahis par une vermine dangereuse pour lui et ceux qui l'approchent. Le manque d'eau, le froid, la négligence réduisent au minimum les soins d'hygiène. La face et les mains sont crasseuses, ces dernières souvent couvertes d'une croûte noire et épaisse. Les rides du front, une conjonctivite résistante, des yeux enfoncés, une bouche malpropre, chez les hommes une barbe négligée, des plaques

de squames défigurent la face. Le dos courbé, la démarche incertaine, l'attitude de l'homme sont en accord avec le mépris qu'il inspire, dont il n'est que trop conscient.

Le mendiant chinois a peu de haillons. Souvent l'enfant en est totalement dépourvu malgré la rigueur de la saison : un morceau de tesson pendu à une ficelle, une vieille savate lui servent à cacher ce que tous cachent. Les hommes portent des morceaux de pantalon laissant les jambes exposées à l'air et à la bise ; une toile d'emballage, un sordide chiffon, un morceau de natte protègent le haut du corps. Ils portent quelque couvre-chef innommable, voire même un morceau de tesson ou la misérable jatte dans laquelle ils reçoivent leur pitance. Les femmes sont généralement mieux habillées. Elles sont vêtues d'un pantalon et de quelque blouse déchirée. Leur nouveau-né est mal protégé dans leurs bras. D'autres enfants s'attachent à leurs vêtements ou se traînent derrière elles.

Les femmes autant que les hommes portent le grand bâton noueux qui les soutient dans la marche, les défend contre les chiens de rue et de ferme, car le chien de garde a vite reconnu le pauvre mendiant et l'attaque furieusement. Le chien de la rue, au contraire, trouve dans le miséreux un concurrent importun devant les os et les déchets d'aliments jetés sur la voirie.

Quant à la nourriture, tout animal domestique est mieux nourri que le mendiant. Rien ne rebute ce dernier sur la voie boueuse et le cloaque. L'odorat, le goût, la vue, tout s'estompe devant la qualité de la nourriture. Ces ventres éternellement affamés se contentent de tout. C'est une aubaine pour la mère et ses rejetons que le chat mort trouvé dans les détritux. Au cours du repas immonde on verra cette créature avide disputer les morceaux à ses enfants. Qu'on juge de l'exigence de la faim quand après le manger on voit les mendiants recueillir avec soin les grains de riz tombés sur leurs haillons.

Citons encore les vautours qui volent quelquefois nombreux au-dessus des rues et disputent, comme j'en fus témoin, au passant le morceau de nourriture que celui-ci tient dans la main.

Mais ces épaves connaissent d'autres affres qu'il n'importe pas toujours de mentionner, car les réalités sont parfois poussées jusqu'à l'extrême. Je laisse la responsabilité du détail au Comte de Beauvoir. Parlant des exécutions de condamnés à Peking : « La sépulture se fait longtemps attendre pour ces restes mutilés, destinés à servir d'exemple aux malfaiteurs. Si je ne l'avais vu à trois reprises différentes, je ne croirais pas au triste sort qui est réservé à une tête de condamné : mais sur le pont fameux connu sous le nom de « Pont des Mendiants », grandiose construc-

« tion antique, s'assemblent tous les jours, pour implorer la charité
 « publique, plusieurs centaines de pauvres êtres demi-nus, lépreux, galeux
 « et aveugles. Ils sont si affamés qu'ils vont chercher dans les cages d'osier
 « les têtes en décomposition, les salent, les mangent. Je confesse que nous
 « étions souvent bien pâles en revenant de semblables promenades ...»(1).

Et le logement? Innombrables sont les mendiants qui ignorent l'habitation. Certains se construisent avec toute espèce de matériaux, des abris, sous les murs des villes. D'autres habitent des baraques où s'entassent les personnes dans une promiscuité complète. Huc et Gabet, le docteur Matignon et d'autres ont décrit un logement singulier appelé à Pékin : l'Hôtel des Plumes. C'est un hangar immense dont le sol est couvert de plumes. Au soir la foule des mendiants s'y précipite contre le prix de logement d'un centime. Au début l'on fournissait un semblant de couverture, mais trop d'étoffes disparaissaient au matin. C'est pourquoi une couverture unique descend au soir du plafond et est relevée au matin. C'est le Ki-mao-fan (plumes de poules). Dans l'océan de plumes, chacun s'arrange: enfance, jeunesse, âge adulte, vieillesse. Dans ces conditions il est superflu de discourir sur l'hygiène et la moralité. Au matin une nouvelle journée commence pour les expulsés qui se trouvent à la rue.

Pour le mendiant l'hiver est dur. Il y a quelques années la ville de Changhai en vit mourir de froid dans la rue quelques six cents. On comprend aisément que dans ces hordes de mendiants, les malades sont toujours nombreux. Ces hordes sont particulièrement touchées par les grandes épidémies.

Rappelons que de 1894 à 1896, la peste causa à Canton cent mille morts. La variole règne en permanence à Pékin. C'est la cause de presque tous les cas de cécité qu'on rencontre. La fièvre typhoïde n'est pas très rare en Chine et le typhus est très meurtrier. Les lépreux sont partout en Chine. Pour compléter le tableau des misères des mendiants dénués de soins médicaux il importe de citer encore le bérubéri, la malaria, quelquefois la fièvre jaune, la diphtérie, le choléra. En 1895 le choléra fit, à Pékin, 50.000 victimes.

Le mendiant chinois sollicite l'aumône de diverses façons, les unes plus pressantes que les autres. Il se met à genoux dans l'expression de la plus grande humilité et tend silencieusement son écuelle. D'autres fois il clame sa faim d'une manière lamentable : «Lao-iè, lao-iè k'o lin wo» (Monsieur ayez pitié de moi). Il se couche à côté du magasin et de la boucherie, y reste immobile durant des heures. Famélique il attend près de la cuisine ambulante ou le restaurant. A bout de patience, il se lève vivement et plonge sa main sale et malodorante dans le bon plat fumant; les clients horrifiés quittent les lieux. C'est la vengeance du mendiant. D'autres gestes sont plus dramatiques.

(1)Pékin, Yeddo, San Francisco. Plon, Paris 1874. Comte de Beauvoir.

On sait que tout propriétaire est responsable du cadavre trouvé sur son fonds. J'ai connu un jour, dit un missionnaire de Chine, le cas d'un mendiant qui eut recours à cette loi pour se faire donner une aumône. « C'était au cœur de l'hiver, il faisait un froid épouvantable; depuis une heure le pauvre malheureux était à grelotter devant la porte de l'hôtellerie où j'étais descendu, criant d'une voix déchirante «mo iou tcheu fan» (je n'ai rien à manger), «Ngo-tie li-che» (j'ai faim horriblement). Mais dans l'hôtellerie on faisait la sourde oreille. Tout à coup, le mendiant exaspéré se dépouille des pauvres haillons, dont il était revêtu, s'élançe dans la cour de l'auberge et se jette sur un tas de neige, décidé à se laisser geler pour tirer vengeance des êtres immiséricordieux qui lui refusaient l'aumône. En un clin d'œil tout ce qu'il y avait dans la maison était à son service. Laisser mourir un homme de faim, (dans sa maison), on y prendra bien garde».

Que dire de la psychologie de la gent mendicante ? La lutte incessante pour la conservation de la vie en fait des hommes des âges longtemps révolus, voisins des animaux, toujours pressés par la faim et vivant dans un état de voracité continuelle.

Un philosophe chrétien a dit : « Il faut un certain bien-être pour exercer la vertu avec constance ». Rien de plus vrai. Les sens du miséreux chinois ne s'exercent qu'à la recherche de la pitance. Le vol c'est la trouvaille nécessaire; la colère c'est le courage; la ruse, la tromperie c'est l'habileté, l'envie c'est le désir légitime d'obtenir, la cruauté c'est le moyen expéditif pour assouvir la faim. Le révérend W. SIMPSON de la China Inland mission en service au Kansou écrivit à ses chefs à Changai (mai 1929) : « Les conditions de famine sont affreuses. Le cannibalisme sous sa forme la plus révoltante est apparue, prend de l'extension. On attire l'enfant, on le cajole, puis on le mange ».

La commission internationale de lutte contre la famine en Chine reçoit à la date du 21 mai 1929 un rapport de M. FINLAY ANDREW, son agent au Kansou. Ce rapport confirme les faits de cannibalisme et cite un cas qu'il a pu lui-même vérifier, celui de trente-cinq bandits pris et exécutés dont les corps furent dévorés par la populace.

D'autres sentiments prennent également un sens nouveau. L'attitude haineuse entre membres de même souche ou de famille, c'est l'expression de son droit sur la proie commune. La paresse et la licence morale ce sont les réactions de l'animal momentanément satisfait.

Ce ne serait peut-être pas fort édifiant mais néanmoins instructif que de surprendre la vie de l'esprit chez ces groupements rejetés de la société. Je fais allusion surtout ici aux miséreux ataviques. On y observerait les manifestations intellectuelles, volontaires, affectives; un langage archaïque

(1) Voyages de Bruxelles en Mongolie-travaux des missionnaires de Scheutveld, Bruxelles 1873.

étrange et varié. Quelle gamme d'imprécations, envers la nature et la société, bien plus riche que celle du chinois ordinaire déjà si typique et si imaginatif. Quels accents de plaintes et de lamentations que ceux de ces ménestrels de la faim, comme Dekobra les appelait. Mais peut-être au fond de ce creuset infernal des misères humaines, découvrirait-on la brillante parcelle de l'esprit humain qui ne peut jamais faire défaut.

Dans les villes les mendiants sont organisés. Leur chef est le maître incontesté de leur armée. Il leur distribue la besogne et est responsable de leur conduite devant l'autorité. Chaque jour, munis de leur bâton de mendiant les miséreux vont solliciter les aumônes et rapportent le soir le fruit de leur quête : la moitié revient au chef : les tricheurs sont punis de la bastonnade. Il est interdit aux habitants d'avoir d'autres pauvres que ceux du chef du quartier. L'avare récalcitrant trouvera un jour dans sa cour, un cadavre de pauvre, déposé là par les soins de la confrérie. Les exactions de l'autorité feront le reste. Par contre sur le magasin du commerçant généreux, une main bienveillante collera un papier rouge, talisman contre les importunités d'autres mendiants.

Voilà pour les mendiants professionnels. Mais les calamités mettent en marche de nouvelles troupes de misérables. Alors les bourgades et les villages sont envahis par des hommes, des femmes et des enfants. A cette occasion les soldats sont députés à leur poursuite pour les canaliser vers les endroits propices et éviter les excès. Heureux les centres d'habitations qui échappent à leur séjour.

Quant à la vie de famille des mendiants professionnels, on devine aisément que la femme en porte presque exclusivement la charge : le père de la progéniture étant le plus souvent inconnu. Il y aurait beaucoup à dire sur la vie lamentablement dure et malheureuse de la mère des enfants.

L'autorité chinoise n'ignore pas la condition des mendiants. Elle a tout intérêt à limiter l'étendue de cette plaie sociale. Les secours officiels ne sont pas inconnus. Il existe dans les villes des établissements de charité mais les places y réservées sont insuffisantes devant le nombre considérable de pauvres.

Il existe des maisons de distribution de riz. Les mendiants y ont droit à une tasse par jour. Aussi à l'heure de la distribution c'est la ruée des affamés. Les établissements sont trop éloignés les uns des autres et il est impossible de passer avec l'écuelle vers une autre distribution. Quelquefois les mandarins sont invités à combler le déficit des maisons de charité.

Depuis les dernières décades, des fondations européennes et américaines ont ouvert des dispensaires aux pauvres des villes. La confiance des malades se manifeste graduellement. Inutile d'insister sur les propos désobligeants qui écartent d'abord les malades des médecins européens.

La pauvreté et la misère habitent sous tous les climats, mais la Chine et surtout la Chine du Nord en est atteinte. Les causes en sont multiples et variées. La nature du sol et le climat y ont la plus large part.

De tous temps, l'histoire a relaté les désastres destructeurs des récoltes, du sol, des biens et des richesses de la population. A travers tous les siècles l'homme a lutté sur la terre de Chine contre la faim, le froid et la maladie. Le paupérisme est une plaie de l'Extrême-Orient.

En 1766 avant notre ère, disent les annales, une grande sécheresse commença à désoler l'empire. Elle continua durant trois ans. Le peuple manquant d'aliments vendait ses enfants. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui dans les mêmes occurrences. La sécheresse continua en 1762, 1761, 1760. Alors l'empereur ayant coupé sa chevelure et ses ongles, alla en personne prier au Bois des Mûriers en posture de victime. Il s'accusa de six fautes. Aussitôt la pluie tomba.

Sous l'Empereur King (544-520), le pays de Tsinn fut affligé d'une stérilité telle que la terre resta nue sans trace de verdure durant trois années entières. En l'an 18 de notre ère, la famine désolant l'Empire de plus en plus, des bandes de brigands se levèrent de toutes parts. Cependant les pauvres gens ne cherchaient qu'à vivre en attendant une bonne année qui leur permit de redevenir d'honnêtes gens. Quoiqu'ils se comptassent par myriades, ils ne s'attaquaient pas aux villes, « siège des officiers du gouvernement ».

Notons en passant la candeur d'âme de l'annaliste.

En l'an 464, la famine sévit dans les provinces orientales par suite de sécheresses prolongées. Le grain vint à coûter plusieurs centaines de pièces de monnaie la mesure. A la capitale même il coûta plus de cent pièces. Sept dixièmes de la population moururent de faim. Le recensement donna 5.000.000 d'habitants pour la moitié méridionale de la Chine d'alors.

En 487, il y eut une grande sécheresse, la famine, des épidémies et des épizooties dans le Nord de la Chine. Quand les greniers publics furent vides, le gouvernement permit gracieusement aux peuples d'aller mendier dans les provinces plus fortunées. Les mendiants étaient munis de passeports, assistés sur les routes, protégés là où ils séjournèrent. Cette famine fut aussi l'occasion des mesures suivantes : licenciement de toutes les ouvrières du harem autres que les tisseuses. On les maria à des célibataires trop pauvres pour acheter femme. Il y eut aussi vente de toutes les provisions du gouvernement : bijoux, costumes, meubles, armes, étoffes, etc . . . au bénéfice des petits officiers, artisans et marchands qui mouraient de faim. Le strict nécessaire fut seul conservé.

En l'an 526, il y eut une famine épouvantable chez les Wei occidentaux. Il s'en suivit l'anthropophagie et la disparition des huit dixièmes de la population.

Dans la famine de l'an 550, l'or était sans utilité. Les riches revêtaient leurs plus beaux habits, mettaient leur or et leurs bijoux dans leur sein, fermaient leur porte, se couchaient et mouraient de faim. Les pauvres mouraient dans les champs et leurs ossements restaient sans sépulture.

L'an 594, une famine terrible désolait la vallée de la Wei. Yang hien envoya voir ce que le peuple mangeait ; on lui rapporta : du brouet fait d'un peu de farine, de fèves et d'une masse de balle de grains.

Mais passons les siècles.

En 1877, une famine causée par la sécheresse commença à dévaster le Honan, le Chansi et le Tcheu-li. Elle éprouva 85. préfectures.

En 1878, la misère fut extrême : huit millions d'hommes moururent de faim ou du typhus.

Après ce coup d'œil rapide sur les désastres de la Chine abordons en les causes. Rappelons-nous que chaque calamité multipliera les générations de faméliques. Celles-ci ne se relèveront plus de leurs misères, la mort seule mettra fin au lamentable sort de ces innombrables familles:

Au cours de cet exposé des misères matérielles des hordes de mendiants, soit dans le présent, soit dans le passé, plusieurs des causes générales ont été mises en évidence.

Les inondations millénaires des grands fleuves de Chine détruisent périodiquement les champs et les habitations que la population très confiante établit sur leurs rives. Pour ne citer que l'immense Fleuve Jaune, notons qu'au cours des siècles son embouchure s'est déplacée une dizaine de fois, ravageant de grandes étendues de terre. Les Chinois ne tardèrent pas à cultiver avec empressement le lit que les eaux venaient de quitter. Celles-ci devaient revenir en leur domaine et balayer champs, habitations et hommes par des inondations effroyables. Les survivants allaient grossir, sans aucun espoir de relèvement les hordes de mendiants.

La nature du sol chinois traversé par les fleuves est une raison d'être des larges expansions d'eau. Au Nord-Ouest de la Chine s'étend l'immense désert du Gobi dont les sables mouvants avancent chaque année implacablement vers les régions fertiles et les villes du centre chinois. Nous avons vu ces dunes escalader progressivement les murailles, retomber dans les rues et forcer les habitants à évacuer la ville. Mais les régions envahies sont des terres jaunes fertiles, faites de loess, d'une épaisseur de 300 mètres et plus. Elles sont poreuses et meubles. On discute encore sur la nature du loess. Est-il constitué par des dépôts de la désagrégation superficielle des roches du sous-sol, résulte-t-il de l'amas de poussières déposées par le vent ?

Les pluies creusent aisément dans les couches du loess des ravins très profonds. Il nous est arrivé de voyager vers le Nord-Ouest en direction du Tibet, de passer par des chemins unis et faciles et d'y revenir trois

semaines plus tard trouvant la route coupée en de nombreux endroits par des creusements de vingt et trente mètres de profondeur. Les terres avaient été emportées en des masses boueuses de rivière en rivière et portées au loin vers le Fleuve Jaune. Ces apports boueux rehaussent le lit du fleuve et les eaux se répandent au loin.

Pour parer au danger millénaire de l'inondation, l'homme construit de larges berges renforcées et retenues par d'immenses câbles de paille. Les habitants des rives paient leur impôt sous forme de fourniture des dits câbles. Or, au cours des siècles le lit du fleuve et les berges se sont haussées jusqu'à vingt mètres au-dessus du niveau des terres environnantes. Une brèche accidentelle, un caprice du fleuve, une manoeuvre de belligérant ouvrent les rives toutes larges. Voilà des régions plus étendues que notre pays inondées, détruites, les habitants noyés ou voués pour toujours au paupérisme. C'est à partir de Ninghia au Kansou que le Fleuve Jaune inonde ou détruit périodiquement champs et moissons. Le dernier déplacement de l'embouchure même du fleuve eut lieu en 1851. En 1887 ses eaux inondèrent une immense région et engloutirent un million d'hommes. En 1898, quinze cents villages disparurent sous l'élément dévastateur. Aussi les Chinois nomment-ils le Fleuve Jaune : le crève-cœur de la Chine, le fleuve incorrigible, le fléau des enfants de Han.

Le lac Poyang près du Fleuve Bleu est également redoutable par ses crues et ses destructions.

La Chine sujette aux inondations est en certaines régions exposée aussi à des sécheresses longues et fatales. Le ciel d'airain reste fermé. Les régions du Nord comptent au cours de l'année fort peu de jours de pluie : seules les fontes des glaciers lointains assurent, à des distances excessives, la fertilité du sol. Par des travaux d'irrigation ingénieux, précis et soigneusement entretenus, l'habitant assure la moisson, l'entretien des jardins. La moindre fleur de vos parterres vit et éclôt par le filet d'eau amené des montagnes fort éloignées, devant la porte de votre maison.

Mais si les cimes des montagnes diminuent leur envoi d'eau, si les rares pluies annuelles font défaut, les larges canalisations se dessèchent, les puits d'eau à ciel ouvert du village se vident, les moissons sont compromises ; la famine fait son apparition. C'est l'exode des masses vers d'autres régions, c'est le délaissement des enfants, qu'on se résigne à voir périr, c'est la vente des filles nubiles et enfin de la femme. Ces faits nous surprennent mais se laissent journellement contrôler au cours des années de disette. Une fois de plus les familles fournissent leur contingent à la horde des mendiants. En Chine on ne se relève pas des grandes disettes. Nous avons retrouvé entre les Ordos de Mongolie et la province de Kansou des femmes vendues des années auparavant aux musulmans pour cause de famine et exportées vers ces régions lointaines.

Aucune calamité ne se produit sans la fuite des populations. C'est le sauve-qui-peut vers des régions meilleures mais problématiques. En 1910, la peste attaqua, au Nord de la Chine à Kharbin, un peuple nombreux. Les Toungouses, chasseurs de marmottes, avaient importé la puce porteuse du virus. Quelque trente mille personnes furent atteintes ; on se dispersa dans toutes les directions devant la peste bubonique.

En 1926, le choléra sévit à Pékin, de là décès innombrables, ruines des familles, accroissement des mendiants.

En 1931 on compta quelque quatre-vingt mille pestiférés dans les provinces du Shantoung, Kiangsiu, Ngan-wei, Houpei, Hou-nan, Kiang-si, Foukien, Kwangtoug, soit une région dont l'ensemble se mesure à trois fois la France. Tout manquait. Un contingent nouveau de mendiants grossissait les hordes habituelles.

L'aventure du camp de Hien-Ning est à citer. Ce camp était construit avec des tiges et des toiles de tente et comprenait quinze mille rescapés : des paysans, des femmes, des enfants. On ne pouvait pas donner plus d'une poignée de riz par famille et par jour. Le 21 septembre les médecins à leur visite du matin constatent que le choléra sévit au camp. On évacue mille de ces hommes vers un autre camp à Pou-ki. Puis on installe une mitrailleuse. Sous un prétexte futile, on fait monter les quatorze mille personnes restant, sur un immense plateau entouré d'eau qui n'a qu'une étroite issue vers les montagnes. C'est à ce passage qu'est placée la mitrailleuse. On ouvre le feu et l'on chasse les quatorze mille malheureux dans l'eau.

En temps ordinaire la Chine est incapable de nourrir humainement sa population. Comment le ferait-elle en période de calamités publiques ?

La Chine est grande comme une Europe sans frontières intérieures. Les guerres civiles y sévissent à l'état endémique. En 1926 on pouvait suivre les évolutions de six armées se battant dans différentes régions et différentes directions ; il s'en suivit fatalement des destructions de villes, de champs, de moyens de production, la mort des gagne-pain d'un nombre incalculable de familles. Ici encore le paupérisme est le partage inévitable et sans remède des sinistrés.

En 1864, la révolte terrible des musulmans de l'Ouest coûta six millions de massacrés et la destruction de centaines de villes et de villages.

Nous eûmes l'occasion de traverser ces villes mortes, de longues années après le désastre. Aujourd'hui les descendants des survivants de cette catastrophe sont sur la route du vagabondage.

Mais la misère est un lamentable état auquel on s'adapte quand rien ne vous en arrache. Le découragement, la vie sans horizon, l'oisiveté en sont le résultat. Ne voit-on pas chez nous certains chômeurs perdre le sens de la dignité, l'ouvrier courageux d'antan se contenter à la longue d'une vie pauvre et sans grand effort.

Nous fûmes témoins d'essais de mise à un travail léger, avec des conditions de vie plutôt confortables ; mais ce fut sans résultat. Le nerf du travail, si je puis m'exprimer de la sorte, était atrophié.

Elle trouverait bien son pendant en Chine cette anecdote citée lors de la lutte en Angleterre contre la mendicité. Un mendiant se présenta devant un étranger et le taxa d'une aumône. L'étranger résista devant cet homme valide et d'ailleurs de bonne apparence. "Je vous ai demandé six pence, «dit le mendiant, et ne pouvant obtenir cette bagatelle, j'exécuterai ce que «j'ai décidé de faire en ce cas extrême. Vous auriez pu m'épargner ce sort". Le pauvre s'éloigna avec un grand soupir. L'étranger le regarda qui s'éloignait et se sentit un sentiment de responsabilité. Il le suivit enfin, lui remit l'aumône demandée et le pria de lui dire le sinistre projet qu'il était sur le point d'exécuter. "Maître, répondit le mendiant, il y avait deux «heures que je mendiais et je n'avais rien reçu. Sans votre intervention «j'aurais été obligé de travailler et je vous avoue que cette idée me «souriait fort peu".

A ces facteurs du paupérisme il faut ajouter les abus et les dérèglements qui sont de tous les pays et de tous les climats. Citons le jeu : le Chinois jouerait tout, mais il serait injuste d'imputer ce défaut à une très large part d'une population d'ailleurs industrielle et sobre.

L'opium et son usage coûteux et pernicieux ne peuvent être passés sous silence. La drogue provoque la paresse, la somnolence, abolit l'activité et le soin des affaires. Des milliers de familles y ont trouvé leur ruine.

La frénésie de la drogue est grande. Que de fois on entend crier par les rues le marchand ambulant porteur d'un bien léger appareil de transport. Son appel de "Ya p'ien, Ya p'ien" fait accourir les fumeurs qui lui remettent contre faible rétribution les cendres de l'opium qu'ils viennent de fumer. La récolte sera vendue à de plus pauvres et la drogue touchera les plus misérables de la société.

Le manque d'alimentation (le moindre de nos travailleurs se nourrit mieux que le Chinois de condition moyenne), le manque d'hygiène et de soins de la santé grossissent la masse des inaptes au travail. La Chine compte fort peu de médecins modernes. Sa population est laissée aux mains de soigneurs empiriques et à une médication problématique et incertaine. L'absence de chirurgiens est cause de cette armée de boiteux, d'estropiés et d'accidentés sans remède.

La rareté d'élevage du gros et du petit bétail prive la population d'éléments de nourriture que nous estimons de toute nécessité. Le Chinois a horreur du lait, du fromage, du beurre, il laisse ces produits aux Mongols et autres peuples non évolués. Sa répugnance pour les laitages est instinctive. Quelques rares boeufs courent les champs et les chemins à la recherche d'une maigre pitance. Ils servent au labourage. Les boucheries

sont peu nombreuses et mal fournies. Le Chinois qui mange de la viande une fois par semaine est un grand privilégié dans nombre de provinces.

L'agriculture est primitive et son rendement fort limité. La fumure est pauvre, la sélection des graines peu avancée. Quel triste aspect par exemple que les champs de lin avec leurs plantes maigres et minuscules !

Cette absence de confort de la population chinoise, ce manque de nourriture substantielle place le Chinois plus près de la maladie, de l'inaptitude au travail, de la misère et de la mendicité. Mais ce tableau ne suggère-t-il pas l'insolubilité du problème du paupérisme ? Notre réponse est négative. Toutefois la situation indique le chemin à parcourir avant d'arriver à une amélioration sensible. Il importe de nous replacer nous mêmes au moyen-âge européen pour calculer les chances d'amélioration future, moyennant des mesures appropriées.

L'Europe a connu le fléau de la mendicité.

En France, les mendiants étaient si nombreux qu'on dut les enfermer dans des camps. C'est ainsi que se formaient les cours des miracles où la justice elle-même appréhendait de s'aventurer. Les mendiants s'organisaient en corporations distinctes comme des corps d'État. Ils avaient leurs États-Généraux et élisaient leurs rois. Cette organisation occulte de la fainéantise et de la rapine étaient un péril constant pour la société.

Saint Louis prit des ordonnances contre la mendicité ; il en fut de même du roi Jean. Sous Charles VIII, les mendiants se faisaient rôdeurs de filles. Ces misérables enlevaient les jeunes filles, les mettaient à mal et les vendaient. Le 6 juillet 1495 fut instituée une force publique pour sévir contre eux.

En Angleterre, Henri VIII prit des dispositions sévères contre les hordes de mendiants. On ordonna aux curés de prêcher la charité. Mais d'autre part, tout mendiant valide surpris était frappé du fouet. En cas de récidive, on lui coupait le bout de l'oreille.

La Hollande institua ses strafkolonies ; la Suisse, le Danemark, la Suède, prirent successivement des mesures. En Allemagne, l'aumône était défendue sous peine d'amende. La taxe des pauvres existait encore il y a deux siècles en Allemagne.

L'Espagne et l'Italie ont peut-être le plus longtemps conservé ces troupes de mendiants ostensiblement gênants. L'Irlande est probablement le seul pays où l'on rencontre dans les rues, aujourd'hui, des groupes d'une cinquantaine de mendiants. Ils jouissent de certains privilèges et ont le droit par exemple de loger deux ou trois fois par semaine dans des établissements à eux destinés.

Ce serait dépasser le cadre de cette communication que de nous attarder aux remèdes éventuels à ce mal millénaire de la Chine. La première et la principale condition d'amélioration c'est que le gouvernement

des provinces se décide à se préoccuper efficacement du problème. La Chine s'est contentée de parer au danger dont ces hordes pouvaient être la cause. Elle n'alla pas plus loin. La charité publique est impuissante. D'abord elle se limite volontairement dans ses efforts ; elle est capricieuse, temporaire et ses moyens sont disproportionnés aux nécessités.

Mais il est urgent qu'une croisade vigoureuse soit entreprise contre le paupérisme et la mendicité chinoises.

De grands travaux doivent parer aux fléaux des âges écoulés, l'établissement des moyens de transport entre les provinces riches et pauvres ; la discipline et la protection humaine dans ces masses de mendiants s'imposent de toute nécessité. Toute torpeur devant ce lamentable problème serait dorénavant inexcusable.
